

**Elle attendait sur le quai. Elle repensait aux derniers jours passés avec celles qu'elle avait considérées comme ses amies. Un malaise persistait en elle.**

**Ses pensées furent interrompues par l'arrivée du train.**

**La porte s'ouvrit, elle mit un pied sur la première marche, leva la tête et s'arrêta brusquement.**

Puis, ce fut un grand trou noir. Quelques instants plus tard, elle se réveillait sur une civière de la gare du Vésinet dont l'hôpital avait accueilli les blessés du front. Depuis la fin de la guerre, certaines civières y avaient été oubliées. Prise d'un évanouissement au moment de monter dans le train, elle reprenait petit à petit ses esprits, persuadée qu'un châtement l'avait frappée. Les événements de sa vie s'étaient précipités depuis l'armistice de 1918. Elle repensa aux jours passés...

Suzanne avait fait la connaissance d'un jeune homme ambitieux, intrépide. Ils s'étaient connus pendant la guerre. Elle avait répondu à l'appel du « devoir patriotique » : soutenir le moral des troupes à travers l'envoi de lettres aux soldats du front. Elle était devenue sa marraine. Lui, son filleul, Bixente était affecté à l'arrière des tranchées, à Verdun, chargé de trier le courrier destiné aux poilus. Lors de l'appel des noms à la distribution, ils se regroupaient tous. On écoutait les mains et le cœur tendus. Ils trouvaient un peu de réconfort à la lecture de la correspondance de leur marraine de guerre, leur fiancée, ou leur « vieille ».

Bixente devait son poste à son certificat d'études qu'il avait obtenu avec mention contrairement à ses congénères, simples paysans du territoire basque qui n'avaient pas eu cette chance. Il s'y connaissait donc en lettres et à double titre. Il mettait un point d'honneur à les acheminer rapidement à tous les détachements de la ligne de front et à ne faire aucune faute d'orthographe quand il répondait à celles que lui envoyait sa marraine.

De Paris où elle était étudiante, Suzanne tentait de le distraire. Elle lui décrivait ce qu'elle apprenait dans cette nouvelle école prestigieuse, HEC jeunes filles, réservée à la minorité de brillantes bachelières. On y apprenait la dactylographie, la comptabilité, le secrétariat commercial.

A force de sagesse studieuse, elle avait obtenu une bourse. Fière d'avoir participé aux manifestations des suffragettes pour le droit de vote des femmes, elle rêvait d'un avenir dégagé des préjugés de son époque. Elle voulait être économiquement libre grâce à son travail, secourir sa mère devenue veuve de guerre trop jeune, quitte à rester célibataire.

Il était impressionné par cette intellectuelle parisienne mais il estimait qu'il menait bien sa vie. Il lui racontait son existence d'avant-guerre, ses nombreux voyages entre l'Amérique du Sud et le Pays basque. Le droit d'aînesse qui régissait alors cette région impliquait que de nombreux jeunes gens s'expatrient et tâchent de « faire fortune aux Amériques ». Il avait monté une activité d'import-export de vins de Bordeaux et de viande de la pampa argentine qu'il comptait bien reprendre maintenant quand les armes se seraient tues. Il lui avait proposé de l'épouser et de repartir là-bas avec lui. En réalité, il n'était pas rare que les filleuls épousent leur marraine. Le « devoir patriotique » se transformait souvent en une relation amicale, voire plus, au cours des années de guerre. D'ailleurs, les marraines subissaient les influences de plus en plus pressantes de la société et de l'Eglise. Ne devaient-elles pas consoler ces enfants de la patrie, meurtris par la guerre, retourner à leur foyer, leur place traditionnelle, se marier, et ainsi repeupler la France ?

« Il ne manque pas ni d'imagination ni de caractère » se disait-elle. Elle aimait son audace. Elle était prête malgré ses réticences au mariage à prendre des risques avec lui, rien que pour se sentir vivre, élargir son horizon et mettre en pratique ce qu'elle avait appris. Même si elle sentait confusément que s'unir à lui la ferait sortir du chemin qu'elle s'était fixé. A l'Ecole, elle se surprenait à rêver de Buenos-Aires, un ailleurs bien plus excitant que celui de la province française dont elle était issue. Pourquoi ne pas y faire fortune ensemble ?

A l'aumônerie de l'Ecole, elle demanda au prêtre de l'éclairer sur l'une des choses qui la tourmentait : « Mon Père, je vois le mariage comme l'union des cœurs et des âmes dans l'intimité de chaque jour. Qu'en sera-t-il si j'épouse mon filleul par « devoir patriotique » ? Le privilège de l'amour et du plaisir sont-ils réservés aux seuls époux amoureux ? ». Le prêtre fut surpris par sa franchise et leva ses scrupules. Dès lors, Suzanne accepta d'épouser Bixente sans avoir encore éprouvé ni dans sa chair ni dans son cœur des élans d'amour irrésistibles.

Le jour de son départ en train pour rejoindre Bixente, elle venait de quitter ses amies de promotion. Elle les avait réunies pour leur annoncer son prochain mariage et sa décision de partir s'installer à Buenos-Aires avec son fiancé où son travail l'attendait. Lorsqu'elle leur annonça cette nouvelle, elle fut surprise par leurs moues soucieuses et chagrines. Etaient-elles jalouses ? Envieuses ? Craignaient-elles pour leur amie la déception, le danger ?

« Tu étais sa marraine. Très bien. Mais cet homme est un aventurier ! Il ne me dit rien qui vaille.

- Quelle chance tu as. Visiter le monde ! Mais attention au voyage ! J'ai entendu dire que la traversée en bateau était très risquée. Trois semaines sans confort ni nourriture correcte.

- Comment ! Toi, tu oublies toutes nos discussions de suffragettes ! Tu renonces à ton indépendance et à ta carrière ici. Tu nous quittes pour un pauvre garçon de province qui n'a que son certificat d'études. Je ne te comprends pas.

- Et ta pauvre mère, tu la laisses toute seule ? »

Suzanne se souvint qu'arrivée sur le quai de la gare, troublée par les propos de ses amies, elle avait tenté de se rassurer en caressant au fond de la poche de son manteau la lettre de Bixente. Elle contenait le ticket de traversée du bateau qui les ferait rejoindre Buenos Aires en embarquant à Bordeaux. Elle était accompagnée d'un billet tendre. La saveur de cet amour naissant et prometteur l'avait réconfortée un moment. Ils auraient juste le temps de réunir leurs proches et de se marier avant de partir. Dans l'autre poche, elle avait glissé le journal du jour qu'elle n'avait pas eu le temps de lire. Elle l'avait déplié. Un gros titre barrait la première page : « naufrage de l'Utopia au large de Lisbonne, 349 morts ». La confusion s'était emparée d'elle. Son cœur palpitait, ses mains devenaient moites. Le train était entré en gare. Elle s'était accrochée à la rampe du wagon et avait trouvé la force de mettre un pied sur la première marche.

Maintenant, elle cherchait à se lever de sa civière. Elle se rappelait qu'elle avait dû, impuissante, laisser le train s'ébranler vers Bordeaux sans pouvoir réagir. A cet instant, elle éprouva un frissonnement de tout son corps. Une image restée gravée au fond de sa mémoire lui revint. Une grosse dame à la poitrine généreuse avait bien failli l'écraser en descendant du train. Elle portait un camée en médaillon. Cette

vision la fit chavirer. Suzanne réalisa que sa mère agrémentait sa toilette d'un camée très ressemblant, gravé de la figure de Minerve, déesse de la sagesse.

Alors, elle se questionna. Obnubilée par son propre avenir, comment en était-elle venue à négliger sa mère au point de se désintéresser de son existence ? Celle-ci l'avait toujours soutenue. Elle lui avait permis de quitter sa province pour étudier à Paris. Telle une chrysalide, Suzanne s'y était épanouie et avait maintenant des projets exaltants. Un tumulte intérieur la bousculait. Avait-elle vraiment envie de partir ? Tout s'embrouillait...

Elle sortit de la gare et fit quelques pas, hagarde. Après quelques temps, elle réussit à calmer cette agitation et mit ses pensées en ordre. Elle ne pourrait jamais se résigner à laisser sa mère seule. Elle n'avait pas le choix.

Suzanne et Bixente s'épousèrent mais décidèrent de s'installer en France. Lors de la cérémonie, le prêtre lui glissa à l'oreille. « Le renoncement, ma fille, n'est-il pas la clef de voûte de la sagesse ? ». Minerve et Cupidon avaient gagné.